





**Et la muse m'a  
fait l'un des fils  
de la Grèce.**

**Gérard de Nerval**

# SOUS LE SIGNE DE NERVAL

Je me représentais un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d'ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés.

Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant des vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

J'étais le seul garçon dans cette ronde...

A peine avais-je remarqué, dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne.

Tout à coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles.

On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais.

En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main.

Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi.

La belle devait chanter pour avoir le droit d'entrer dans la danse.

On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances\* pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblantes des aïeules.

A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif.

– Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes.

– Je me levais enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu.

Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban.

Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune.

Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures ...

*Gérard de Nerval*  
*Extrait de « Sylvie, II Adrienne »*

# EDITO

Après l'édito du n° 5, j'ai voulu affiner ma réflexion sur la notion de Beauté.

J'ai lu successivement l'essai de François Cheng «Cinq méditations sur la beauté » ( Albin Michel, nouvelle édition, 2020 et « L'histoire de la beauté » sous la direction d'Umberto Eco dont la traduction française a été éditée par Flammarion en 2004 .

Très intéressant ; j'ai beaucoup appris ; mais une fois la lecture terminée, je ne saurais dire ce qu'est la beauté !

De l'idéal esthétique grec à la beauté multiple proposée par nos média, de la beauté lumineuse et colorée des enluminures médiévales aux toiles monochromes de Klein ou de Rothko, du sourire énigmatique des antiques korès à la chute de reins de Naomi Campbell photographiée pour le calendrier Pirelli, je me suis perdu en chemin.

S'il me fallait cependant définir ce qui représenterait pour moi la beauté idéale, j'irais d'abord à la statuaire de l'antiquité grecque :

la forme statique de « l'aurige de Delphes » ou du « Doryphore » ( le porteur de lance) de Praxitèle, le mouvement figé dans l'instant chez le discobole de Myron ou « le gladiateur Borghese » de Lysippe, sans oublier la grâce des « Aphrodite » de Praxitèle déjà cité. J'irais aussi vers les peintres de la Renaissance italienne (XV et XVIème siècles) :

les madones de fra' Lippi ou de Raphaël, les Vénus de Botticelli ou du Titien, la « Dame à l'hermine de Leonardo, la « femme à sa toilette » de Bellini, le « portrait d'une jeune femme » de Domenico Ghirlandaio.

Une beauté idéale ? Pourquoi pas ?

Mais... s'agissant par exemple de la représentation de la beauté féminine, même si les canons sont différents, me paraissent belles aussi bien les académies étroites peintes par Lucas Cranach l'Ancien que celles plus pulpeuses de Rubens ( « les trois grâces », « Le jugement de Paris ») , Ingres ( « Le bain turc »), Chassériau ( « le tépidarium », « la baigneuse ») ou Renoir ( « Les grandes baigneuses ») , celles plus éthérées de Puvis de Chavannes ( « Jeunes filles au bord de la mer » , « L'espérance ») ou plus sophistiquées de Gustav Klimt ( « Salomé » , « Judith ») ou Gustave Moreau ( « Le cantique des cantiques » , « Galatée ») ; ou encore celles plus vénéneuses de Franz Von Stuck ( « le péché », « Sensualité »).

**S'agissant de tableaux représentant des paysages, je peux apprécier le décor dans lequel Mantegna place son « Christ au jardin des oliviers », les paysages lumineux de Claude Lorraine ( Le Lorrain) ou de Tomas Turner.**

**Je suis sensible aux différentes représentations de la montagne Sainte Victoire par Cézanne ( la préférence d'Umberto Eco va à celle qui se trouve au musée de Tokyo ), et au rouge ardent du Fuji Yama peint par Hokusai ; aux ciels flamands de Van Ruisdael comme à ceux d'Eugène Boudin à Trouville, au Havre ou à Portrieux.**

**J'admire la cathédrale de Mantes vue par Corot mais aussi , tout autant que sa « Nuit étoilée », la vision hallucinée de l'église d'Auvers-sur-Oise peinte par Vincent Van Gogh.**

**Portraits : de Raphaël : « Badassare Castiglione » ou « Jeanne d'Aragon » ; « le doge Andrea Gritti » ou « la donna velata » par Titien ; « l'Arétin » par Tintoret ; la « Bella Nani » par Véronèse - magnifique ! - ; les bustes de Simonetta Vespucci par Botticelli dont elle fut le modèle (celui en robe rouge de la Gemaldegalerie à Berlin ou celui du Stadel à Francfort sur le Main) ; la même par Piero di Cosimo ; les superbes vêtements portés par les infantes espagnoles de Diego Velasquez ; Descartes par Franz Hals, Diderot par Fagonard ( mais il paraît que ce n'est pas Diderot ! ) ;**

**les célébrités de son époque peintes par Quentin de La Tour : Louis XV, la Pompadour, Voltaire, Rousseau ; Ingres nous donne à voir la princesse de Broglie, la sinieuse vicomtesse d'Haussonville, petite-fille de madame de Staël, l'énigmatique Caroline Rivière ; il campe le massif M. Bertin, Bonaparte en premier consul, avant qu'il ne soit « Napoléon Ier sur le trône ».**

**Chassériau habille du même vêtement ses deux sœurs, Adèle et Aline.**

**M'impressionnent les autoportraits d'Albrecht Durer, de Fantin-Latour, de Courbet ; me fascinent ceux de Vincent Van Gogh et plus encore celui de Picasso face à la mort.**

**Le premier portrait que cite dans ce paragraphe date de 1514-1515 et le dernier de 1972.**

**Je laisse là mes énumérations ; c'est un jeu facile !  
Il m'amène cependant à une conclusion :**

**j'estime beau ce qui me plaît ;**

**Peu m'importe l'époque, peu m'importe l'école ou le mouvement auxquels appartient l'artiste, peu m'importent les théories sur l'art, me paraît beau ce qui est conforme à mon goût.**

**Et s'il s'agit de définir la beauté, je ne suis pas plus avancé qu'après avoir lu les méditations de François Cheng et l'histoire de l'art par Umberto Eco !**

**Car mes goûts sont multiples et je ne saurais les enfermer dans une formule. Je crains qu'il n'en soit de même pour chacun d'entre vous.**

**Pardon ! Je corrige : j'espère qu'il en est de même pour chacun d'entre vous !**

#### **Post-scriptum 1 - Curiosité**

**Dans l'« histoire de la beauté » par Umberto Eco, 249 citations d'auteurs, plus ou moins longues, viennent à l'appui du texte principal.**

**Le court extrait qui suit ne manque pas de saveur quand on sait qu'il fut prononcé en chaire par Hugues de Fouilloy, prieur puis chanoine, créé cardinal par le pape Innocent III en 1143 :**

**« Sont beaux les seins peu proéminents et modestement rebondis, retenus mais non comprimés, attachés doucement sans qu'ils balancent. »**

**On peut s'étonner(... un peu...) de cette expertise pour un homme d'église !**

**Sans doute une certaine pratique peut être indispensable si l'on veut discuter théologiquement du sexe des anges. J'imagine mal cependant l'un de nos prélats donnant son avis, dans son homélie dominicale, sur le calibre et le mouvement des seins de ses paroissiennes.**

#### **Post-scriptum 2      Digression picto-historico-perso.**

**Bonchamps par Anne-Louis Girodet**

**Cathelineau par le même Girodet**

**Henri de Larochejaquelin par Pierre-Narcisse Guérin**

Ces trois portraits sont ceux de trois des principaux chefs qui prirent la tête des armées vendéennes en 1793. Dès l'école primaire, sans savoir le formuler clairement, je me sentais mal à l'aise avec certains héros de la révolution française et je me suis tôt intéressé aux « brigands » vendéens.

Le hasard fait que la branche paternelle de la famille de mon épouse est originaire de La Chapelle Saint Florent.

C'est dans ce petit village du Maine et Loire que le mercredi 13 mars 1793, alors qu'il vaquait à ses occupations, M. de Bonchamps, capitaine d'un régiment de grenadiers, vit arriver sept hommes, conduits par un dénommé Jacques Gourdon, qui, décidés à se battre, lui demandaient de les conduire au combat.

A St Florent le Vieil, balcon sur la Loire où j'ai passé quelques jours de vacances, on peut voir, dans l'église abbatiale, le tombeau de Bonchamps, chef d'œuvre du sculpteur David d'Angers. Le 17 octobre 1793, Bonchamps est grièvement blessé à la bataille de Cholet.

L'armée vendéenne se replie et avant de traverser la Loire, l'état major veut massacrer les 5000 prisonniers rassemblés dans l'abbaye de St Florent. « Grâce aux prisonniers ! Bonchamps l'ordonne, Bonchamps mourant l'exige », c'est l'ordre lu par son aide de camp.

Parmi les prisonniers graciés, le père de David d'Angers. Le lendemain, l'armée vendéenne passe la Loire et entame la « virée de galerne » qui la mènera jusqu'à Granville. Bonchamps meurt au hameau de La Meilleraie sur la rive droite de la Loire, face à St Florent.

C'est aussi à Saint Florent le Vieil que meurt Jacques Cathelineau. Voiturier, colporteur et sacristain, il appelle à la révolte les jeunes gens de son village, Le Pin en Mauges. Son charisme et son autorité en font le premier généralissime de l'armée vendéenne. Après une série de victoires, il prend Saumur le 9 juin, Angers le 23. Il est blessé devant Nantes. Transporté à St Florent le Vieil, celui qu'on a surnommé « le Saint de l'Anjou » décède le 14 juillet 93.

En mars 1793, Henri de Larochejaquelin participe au soulèvement de la Vendée. Guerrier flamboyant, il rejoint Bonchamps auquel il succède comme généralissime de l'armée vendéenne après la mort de ce dernier.

Après la traversée de la Loire, il prend Laval, Fougères, mais échoue devant Granville. Lors de la retraite, l'armée vendéenne est battue au Mans et mise en pièce dans les marais de Savenay ( 22 et 23 décembre 93 ).

La Rochejaquelin s'enfonce dans le bocage. Il est tué à Nuaille le 28 janvier 1794. Il a 21 ans.

# LES PAGES CLASSIQUES

« Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir. »

René Char



# Antiquité

*Jaloux de Joseph parce qu'il a la préférence de Jacob, leur père, ses frères le vendent à des marchands ismaélites qui l'emmènent en Egypte et le vendent à leur tour à Putiphar, officier de Pharaon. Joseph trouva grâce auprès de ce maître qui l'employa à son service, « l'établit sur sa maison et lui confia tout ce qui lui appartenait, soit à la maison, soit aux champs... Or Joseph était beau de taille et de visage. »*

## Joseph et la femme de Putiphar

Il arriva, après ces événements, que la femme de son maître jeta les yeux sur Joseph et dit :

« Couche avec moi ! »

Mais il refusa et dit à la femme de son maître :

« Avec moi, mon maître ne se préoccupe pas de ce qui se passe à la maison et il m'a confié tout ce qui lui appartient. Lui-même n'est pas plus puissant que moi dans cette maison : il ne m'a rien interdit que toi, parce que tu es sa femme. Comment pourrais-je accomplir un aussi grand mal et pécher contre Dieu ? »

Bien qu'elle parlât à Joseph tous les jours, il ne consentit pas à coucher à son côté, à se donner à elle.

Or, ce jour-là, Joseph vint à la maison pour faire son service et il n'y avait là, dans la maison, aucun des domestiques.

La femme le saisit par le vêtement en disant « Couche avec moi ! »

Mais il abandonna le vêtement entre ses mains, prit la fuite et sortit.

# Moyen Age

Mais l'amour qui est source de chaleur, aucun froid, si rigoureux soit-il, ne peut l'affaiblir ;

bien plutôt cherche-t-il à réparer les dommages qu'a causés la torpeur de l'hiver.

Je souffre d'amers tourments, je meurs de la blessure dont je tire gloire.

Ah, d'un seul baiser elle me guérirait la jeune fille qui prend plaisir à frapper mon cœur de ses traits infaillibles !

Avec sa gaieté et son rire caressant, elle attire sur elle tous les regards.

Ses lèvres sensuelles, charnues mais sans excès, causent un agréable égarement quand, en embrassant, elles distillent une douceur pareille à un rayon de miel ; alors je m'imagine parfois ne plus être mortel.

La sérénité de son front de neige, l'éclat doré de ses yeux, sa chevelure tirant sur le roux, ses mains plus blanches que le lys me font bien soupirer...

La jeune fille m'avait accordé le plaisir de ses caresses et de ses baisers, mais il me manquait le dernier et plus haut degré dans les gages d'amour ; si je ne l'atteins pas, alors les autres concessions ne font qu'exacerber la fureur de mon désir...

*Carmina Burana*

*Anonyme XIIème - XIIIème siècle*

*En 1830, on retrouve, dans la bibliothèque de l'abbaye de Benedikbeuern en Bavière, une compilation de 315 chants profanes et religieux . Ce « codex buranus », manuscrit réalisé dans le dernier quart du XIIIème siècle, mêle des chants d'amour, des chansons à boire et des pièces religieuses, en latin médiéval, haut allemand et ancien français. Ces écrits sont attribués aux « Goliards », étudiants de la basoche ou clercs itinérants à la réputation douteuse. C'est un linguiste allemand qui les intitule « Carmina Burana » ( Chants de Buren).*

*En 1935-36, le compositeur allemand Carl Orff (1885–1983) met en musique 24 de ces chants, conservant le titre d'origine. Le mouvement le plus connu est le chœur initial « O Fortuna ». Plusieurs versions sur You Tube ( Riou, Niclo, Mouskouri ...)*

# Renaissance

Baise m'encore, rebaise moi et baise :  
Donne m'en un de tes plus savoureux,  
Donne m'en un de tes plus amoureux.  
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las, te plains-tu ? ça que ce mal j'apaise,  
En t'en donnant dix autres doucereux.  
Ainsi mêlant nos baisers tant heureux  
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.  
Chacun en soi et son ami vivra.  
Permetts m'Amour penser quelque folie :

Toujours suis mal, vivant discrètement,  
Et ne me puis donner consentement,  
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

*Louise Labé*

# XVII ème siècle

Sur les bords d'un lit j'ai aperçu  
Un lascif et licencieux satyre  
Qui d'une très belle nymphe en ses bras enserrée  
Cueille furtif, la fleur de tous les plaisirs.  
Du beau tendre flanc à son aise  
Il palpe d'une main le vif ivoire.  
De l'autre lancée vers une autre activité cachée,  
Il se hasarde vers une partie plus tendre et plus celée.

Et sous les étreintes noueuses et nerveuses  
De son robuste amant, la jeune fille  
Gémit et, les yeux sages et languides,  
Elle se montre hautaine et dédaigneuse.  
Elle soustrait son visage aux baisers répétés et avides,  
Fuit la douceur, et plus elle esquive, plus elle captive ;  
Mais tandis qu'elle lutte et se dérobe,  
En ses habiles reculs elle répond aux baisers.

Rétive à dessein et prudemment étourdie,  
Elle feint parfois de se défaire de lui,  
Et alors, sous les rudes entraves,  
Elle s'enchaîne plus et plus le serre et l'enlace.  
Jamais aussi fort la barre n'assembla  
Le bois au bois, elle le cloue et l'étreint

*Giambattista Marino ( 1569 – 1625 ) l'Adonis*

*Giambattista Marino naît à Naples en 1569 .  
Alors qu'il appartient à la suite du cardinal Aldobrandini en  
ambassade à Turin, il devient le protégé de Catherine de  
Médicis qui, en 1615, l'appelle à la cour de France.  
Il fréquente l'hôtel de Rambouillet où Catherine de Vivonne,  
l' « incomparable Arthénice », ( anagramme de Catherine)  
tient salon.  
Il y rencontre les gens de lettres ; Malherbe, Racan, Du  
Bartas, Voiture, Madeleine de Scudéry, Guez de Balzac.  
Il écrit « l'Adone », paru en 1623, un long poème de 40000  
vers racontant la fable mythologique d'Adonis.  
Le succès de cet ouvrage est à la source du mouvement  
littéraire, « le marinisme », caractérisé par la préciosité et  
l'affectation du style.*

*Nous sommes à Trézène, ville du Péloponnèse, dans le palais de Thésée.*

*Epouse du maître des lieux, Phèdre avoue à sa confidente Oenone l'amour adultère et incestueux qui la ronge pour son beau-fils Hippolyte.*

**Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée\*  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,  
Athènes me montra mon superbe ennemi.  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.  
Par des vœux assidus je crus les détourner :  
Je lui bâtis un temple , et pris soin de l'orner ;  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens ;  
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,  
Même au pied des autels que je faisais fumer  
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.**

***Racine Phèdre Acte I sc. 3***

*\* « Le fils d'Egée » :Thésée*

# XVIII ème siècle

Belle Nélahé, conduis cet étranger dans la case voisine ; étends une natte sur la terre, et qu'un lit de feuilles s'élève sur cette natte ; laisse tomber ensuite le pagne qui entoure tes jeunes attraits.

Si tu vois dans ses yeux un amoureux désir ; si ta main cherche la tienne, et t'attire doucement vers lui ; s'il te dit : « Viens, belle Néhalé, passons la nuit ensemble » ; alors assieds-toi sur ses genoux.

Que sa nuit soit heureuse que la tienne soit charmante ; et ne reviens qu'au moment où le jour renaissant te permettra de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il aura goûté.

\*

Il est doux de se coucher durant la chaleur sous un arbre touffu et d'attendre que le vent du soir amène la fraîcheur ;

Femmes, approchez. Tandis que je me repose ici sous un arbre touffu, occupez mon oreille par vos accents prolongés, répétez la chanson de la jeune fille, lorsque ses doigts tressent la natte, ou lorsque, assise auprès du riz, elle chasse les oiseaux avides.

Le chant plaît à mon âme ; la danse est pour moi presque aussi douce qu'un baiser. Que vos pas soient lents, qu'ils imitent les attitudes du plaisir et l'abandon de la volupté.

Le vent du soir se lève ; la lune commence à briller au travers des arbres de la montagne. Allez, et préparez le repas.

*Evariste Parny est né à l'île Bourbon en 1753. Il meurt à Paris en 1814.*

*Il fait ses études en France, à Rennes et embrasse une carrière militaire*

*(capitaine de la compagnie des gendarmes du roi ; capitaine du régiment des dragons de la reine ; aide de camp du gouverneur général des possessions françaises en Inde à Pondichéry).*

*Il quitte l'état militaire à 32 ans et se retire près de Saint Germain en Laye. Ruiné lors de la crise des assignats, il occupe divers emplois, au ministère de l'intérieur, à l'administration du théâtre des Arts, à la régie nationale des « droits réunis ». Il est académicien en 1803.*

*Il s'est fait connaître par ses « Poésies érotiques » (1778). Les « chansons madécasses » ( 1787) ont été écrites pendant son séjour en Inde.*

*Très populaire au début du XIXème siècle. Chateaubriand :*

*« Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny. Je les sais encore. »*

*Pour ses poésies érotiques, Pouchkine dit de lui : « C'est mon maître. »*

# XIX ème siècle

## Chant de Suzanne au bain

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix ?  
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois.  
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,  
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

Oh ! fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !  
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.  
J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,  
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

...

Il est blanc entre mille et brille le premier ;  
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;  
A l'ombre du palmier je me suis reposée,  
Et du nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi  
Qui tempèrent, dans l'or, le soleil du midi.  
Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête  
Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux  
transport  
Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort !  
Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,  
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle...

*Alfred de Vigny ( Poèmes retranchés\* )*

*« Publiant en 1837 une nouvelle édition de ses poèmes, Alfred de Vigny en rejette délibérément plusieurs pièces qui avaient paru dans le recueil de 1822. Il disait (dans la préface) : Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés. »*

*Georges Legrand ( Revue philosophique de Louvain, année 1901)*

*Rem.*

*1- Engaddi ( Ein Gedi) est une oasis sur la rive occidentale de la mer Morte à la limite du désert de Judée.*

*2 - Je n'ai pas besoin d'expliquer combien ce poème doit au « Cantique des cantiques ».*

# XX ème siècle

## *Stèle au désir*

La cime haute a défié ton poids.  
Même si tu ne peux l'atteindre, que le  
dépît ne t'émeuve : Ne l'as-tu point  
pesée de ton regard ?

La route souple s'étale sous ta  
marche. Même si tu n'en comptes  
point les pas, les ponts, les tours, les  
étapes, - tu la piétines de ton envie ;

La fille pure attire ton amour. Même si  
tu ne l'as jamais vue nue, sans voix,  
sans défense, contemple-la de ton  
désir.

o

Dresse donc ceci au Désir-  
Imaginant ; qui, malgré toutes, t'a  
livré la montagne, plus haut que toi,  
la route plus loin que toi,

Et couché, qu'elle veuille ou non la  
fille pure sous ta bouche.

*Victor Segalen*

## Eros suspendu

La nuit avait couvert la moitié de son parcours.  
L'amas des cieux allait à cette seconde tenir en entier  
dans mon regard. Je te vis la première et la seule,  
divine femelle dans les sphères bouleversées. Je  
déchirai ta robe d'infini, te ramenai nue sur mon sol.  
L'humus mobile de la terre fut partout.

Nous volons, disent tes servantes, dans l'espace  
cruel, - au chant de ma trompette rouge.

*René Char      La parole en archipel*

## Fastes\*

L'été chantait sur son roc préféré quand tu m'es  
apparue, l'été chantait à l'écart de nous qui étions  
silence, sympathie, liberté triste, mer plus encore que  
la mer dont la longue pelle bleue s'amusait à nos pieds.  
L'été chantait et ton cœur nageait loin de lui.

Je baisais ton courage, entendais ton désarroi.

Route par l'absolu des vagues vers ces hauts pics  
d'écume où croisent des vertus meurtrières pour les  
mains qui portent nos maisons.

Nous n'étions pas crédules.

Nous étions entourés.

Les ans passèrent. Les orages moururent. Le monde  
s'en alla.

J'avais mal de sentir que ton cœur justement ne  
m'apercevait plus. Je t'aimais.

En mon absence de visage et mon vide de bonheur.

Je t'aimais, changeant en tout, fidèle à toi

*René Char      La fontaine narrative*

*\*Le mot « fastes » au pluriel désignait, dans l'antiquité romaine, un calendrier indiquant les jours fastes et néfastes, c'est à dire favorables et défavorables. Je vois dans ce texte l'évocation d'un amour qui aurait pris la forme d'une entente, d'une connivence entre deux êtres, d'une amitié amoureuse née dans les années de combat, les années de guerre évoquées par quelques expressions : « Je baisais ton courage », « ces hauts pics d'écume où croisent des vertus meurtrières ». Mais les années passent, la guerre se termine, « les orages moururent ». La femme aimée se détache : « Ton cœur justement ne m'apercevait plus. »*

*Jours fastes d'un amour silencieux, jours néfastes d'un amour qui s'en va.*

*Julien Gracq est le romancier de l'attente : voir « Le rivage des Syrtes » ou « Un balcon en forêt ». L'action de la nouvelle intitulée « le roi Cophétua » dans « La presqu'île », se déroule en 1917. Le narrateur a été invité par un ami dans sa propriété de la banlieue parisienne ; mais cet ami est absent et n'arrive pas. Le narrateur se retrouve seul avec une servante énigmatique qui n'apparaît qu'au moment des repas qu'elle sert dans un silence total. Attente donc de l'ami qui n'arrive pas, mais aussi attente provoquée par l'ambiance particulière que crée la présence/absence de la servante. L'attente, à la source du désir.*

**C'était bien une servante :**

**Je ne pouvais plus en douter puisqu'elle avait serré autour de sa taille un tablier et autour de sa tête un béguin de toile blanche.**

**Et pourtant l'esprit se rendait de mauvais gré à ces apparences :**

**le costume si brusquement revêtu était si strict et affiché, si insolent presque dans sa correction humiliante, que je doutais s'il s'agissait ici de la commodité du service ou plutôt d'une espèce de cérémonial souligné à plaisir...**

**La lumière du flambeau qu'elle avait posé devant moi sur la table accentuait bizarrement le caractère rituel de ces ornements blancs qu'elle semblait avoir revêtus plutôt que noués à son front et à sa ceinture.**

**Dès qu'elle se tenait debout contre la crédence, un peu penchée, le dos tourné un moment, le caractère hautain de la silhouette était souligné par les longues jambes nobles qui nacrèrent par-dessous la soie noire. Une flèche de rougeur montait le long des tendons saillants et soulignait le renfort des bas.**

***Texte de Julien Gracq  
« Le roi Cophétua » dans « La presqu'île »***

*Même thème, celui du désir suscité par l'attente, dans cet extrait du récit de Pierre Jean Jouve : « Dans les années profondes ».*

... Le désir trop beau, portant trop de noirs stigmates avait encore besoin de temps.

Et pourquoi se hâter quand le but est si proche ? Pourquoi prendre si vite ce qui une fois pris nous ravira au moins la promesse, la merveilleuse velléité des choses ?

Lorsque je revois avec mes yeux d'aujourd'hui cet état déchirant entre Hélène\* et moi, lorsque je resonge à cet état qui eut raison de tout son temps

– je bénis, je bénis la vie que cet état de paresse ardente ait existé –

et je tremble, saisi de terreur parce qu'il a dépendu de moi que cet état durât bien davantage... J'embrassais le fond de sa main et les creux entre les doigts. J'embrassais sa bouche et le baiser de sa bouche me parut déjà le ciel.

De ma propre volonté je n'avançais pas plus loin, limitant en elle ce que je sentais de frénétique, d'érectile.

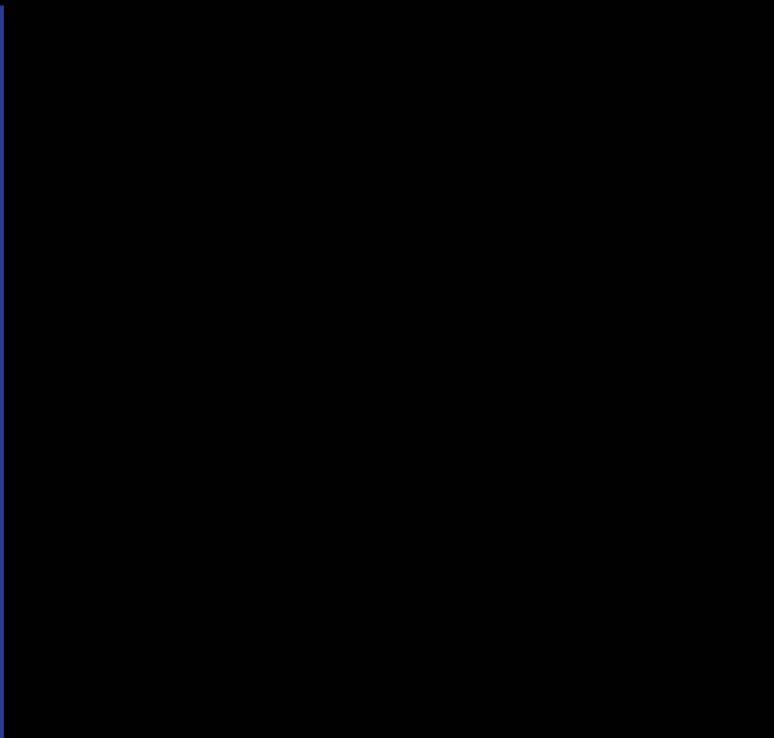
Cette continence que j'imposais je n'en voyais pas le sens, mais absolument la nécessité...

*Pierre Jean Jouve Dans les années profondes\* XVI*

\* voir les pages suivantes consacrées à P.J. Jouve

\* Ce titre est emprunté à un vers de Baudelaire.

# MES POETES DE COEUR



## L'âme

**Du poète est comme s'il avait été jeté  
Hors d'existence et si des fondrières mouvantes  
Il faisait le granit pleureur d'éternité**

*Pierre Jean Jouve - dans Mélodrame*

*Personne, je pense, ne me contredira si je dis que la poésie de Pierre Jean Jouve est hermétique ; hermétisme d'ailleurs assumé :*

*« J'avoue un état secret. Il faut entendre par là que je reconnais le lien profond de l'œuvre faite, l'endroit où elle s'alimente et vit, qui n'est à aucun degré un lieu commun. » (P.J.Jouve ,Œuvre).*

*Je me contenterai donc de vous livrer quelques textes que j'apprécie.*

*Je note cependant que, dans l'œuvre de Jouve, sont associés le désir de la chair et celui du ciel, cette double aspiration qu'on trouve chez Baudelaire pour lequel Jouve dit son admiration dans un texte de « Proses » intitulé « Le réconfort Baudelaire » et auquel il consacra un livre « Le tombeau\* de Baudelaire ».*

*\*En littérature, un « tombeau » est un livre écrit en hommage à un défunt.*

## Blanches hanches

**Une joie souterraine est partie loin de moi  
Blanches hanches ! je cours et recours et brandis  
vers !  
Je soulève le beau vêtement  
Reculé dans les parfums les plus chauds et les plus  
noirs  
J'épuise dans des bras  
La chaleur de Saturne et la désolation de l'ardeur  
Je tremble encore une fois jusqu'à perdre la raison  
A cause des rutilants soleil de la privation future  
Les azurs sonnent clair  
Les dents blanches sont ivres  
Les silences des hanches quand les oiseaux du temps  
Ont presque fini de vivre**

*Dans Matière céleste*

## Espagne

Magique fille et bombée par la lune !  
Les arbres du plateau de craie houlent vers toi.  
Troublante ô messagère d'amour près des cirques  
Dénudés auprès des villes de peinture  
De désolation que courbe un fleuve vert.  
Le ciel est noir, avec le temps. Un beau rapace  
Prend son vol entre tes seins vers la nuée  
Et se perd, sans pouvoir atteindre au Supplicié  
Ni t'apaiser ô fente rose des calcaires

*Dans Sueur de sang*

Toute poésie est à Dieu.\* Sans cette ambition d'ange  
Et cette humilité d'archange et l'engendrement humain  
Des accords des nombres du temps et du secret de  
lumière,  
Le vers ne serait que le jeu des osselets de la mort ;

Tout poème a Dieu pour témoin et cœur et vrai  
réceptacle  
Tout chant est substance à Dieu et même si Dieu  
absent :  
Harmonie avec le torrent de dissonance dans  
l'orchestre  
Cri exultant de l'univers en son voyage adorant.

*Dans Mélodrame*

*\* En 1924 Pierre Jean Jouve renie toute son œuvre antérieure et inaugure sa vraie manière.*

*« J'étais orienté vers deux objectifs fixes : d'abord obtenir une langue de poésie qui se justifiât entièrement comme chant - pas un des vers que j'avais écrits ne répondait à cette exigence ; et trouver dans l'acte poétique une perspective religieuse - seule réponse au néant du temps. » ( postface de « Noces » )*

Si tu reviens un jour, chère fille des rues  
Plus pure qu'une princesse de sang  
Plus serve qu'une esclave d'Ethiopie,  
Que ce soit sous l'aspect d'un cygne ou de l'ombre  
défunte errant ;  
Je te saluerai d'un sourire aussi douloureux que le sort  
Et sobrement j'attendrai que ta lèvre aussi sourie  
Et si j'invoque la misère avec l'anneau de la chair nue  
Je dirai le langage pur des amours proches de la mort.  
Si tu ne reviens jamais, naturelle fille d'amour,  
Je dresserai ton tombeau dans un angle de ma maison  
Et je te fleurirai la nuit comme au gisant de la fillette  
Sont des fleurs emplies de crime et de larmes et d'épée  
en sang,  
Je produirai l'antique horreur du très éternel abandon  
En l'honneur de ton honneur puisque sur le trottoir  
d'un jour  
Fut le passage avili d'une princesse de larme et d'une  
altesse du sang

*Dans Mélodrame*

La couleur du monde est chose miraculeuse  
Il s'éveille désert  
Une branche feuillue balance dans la vapeur  
Un jour on voit des montagnes aromatiques  
Un autre jour c'est la plaine avec des vaisseaux

\*

Une colombe  
Balancée sur la nue branche  
Par le vent froid  
Au soleil chaste  
Après la mort  
Avant la résurrection  
Voilà ce qui me reste d'espérance

### *Dans Les Noces*

*Le mythe d'Hélène est au centre de la poésie de Jouve. Dans le personnage se mêlent trois figures de femmes qu'il a aimées C'est d'abord la belle capitaine Suzanne H, femme d'un officier de gendarmerie ; la quarantaine ; Jouve a seize ans ; peu importe la réputation de la dame, Jouve s'amourache de sa « déesse » à la superbe chevelure « auburn ».*

*La première liaison réelle aura lieu plusieurs années après avec une autre dame (« dont l'âge s'éloignait encore plus du mien »).*

*La troisième figure est celle de Lisbé, une provinciale qu'il rencontre à Paris, près du boulevard Raspail en 1909 – il a 27 ans - ; une passion réciproque ; mais la jeune femme doit bientôt s'éloigner. Ils se retrouvent par le fait du hasard 24 ans plus tard. Liaison étrange, ponctuée de longues périodes de silence. Jouve écrit « Dans les années profondes ». A la fin de ce roman, le personnage central, Hélène de Sannis meurt après l'acte d'amour. Jouve envoie le récit à Lisbé. Elle meurt peu après, comme s'il y avait lien entre la fiction et la réalité. Sentiment de culpabilité ? Jouve n'écrira plus de roman.*

## La capitaine

Elle m'apparaissait douée de la vertu la plus sensuelle et les qualités les plus raffinées d'élégance et de perfection, cette femme grande, bien habillée de robes à traîne et se relevant avec art dans un mouvement de son corps très rythmé. J'avais seize ans, elle touchait à la quarantaine.

Le visage montrait un ovale parfait, une pâleur attendrissante, de grands yeux d'améthyste reposant sur les coussins de légers cernes.

Et comme le dôme d'une église, la chevelure, amas de mèches et de coquilles tordues, de la couleur que les anglais disent « auburn », vrais serpents de cheveux d'une créature de mélancolie.

Je savais par cœur l'image, mais je devinais ce que je ne voyais pas. Combien ce devait être superbe. Mais non, je la courtais po

ur moi seul et sans me soucier d'une approche. Je la courtais dans l'obscurité du cœur, à la seule condition de l'apercevoir .

Aussi, de la gendarmerie où commandait son mari l'honorable capitaine Humbert, la suivais-je du regard et l'épiais-je autant que faire se pouvait. J'avais entendu sur elle mainte histoire désobligeante, on la disait très portée aux liaisons rapides avec de jeunes officiers !

Je fermais les oreilles du cœur et ne conservais que les yeux pour apercevoir ma déesse ...

L'atmosphère semblait tendue de flammes comme au jour du Jugement lorsque je la croisais dans la rue principale, le dimanche, où elle faisait ses allées et venues à la façon de tout le monde.

Le dédain se marquait sur sa beauté réprouvée.

La voici doublée de sa jeune sœur ; je la saluais quand elle allait dans un sens, je la saluais quand elle revenait, je la saluais derechef dix fois, pourpre jusqu'aux cheveux. Je rapportais dans ma chambre les joies du séducteur et les feux de l'enfer.

*A la même (Lisbé)*

Quel faible rempart nous sépare ô mon âme  
Quelle douce communication  
Entre toi et moi qui t'ai perdue  
Quel mystère des jours des pensées et des nuits

Si près, si loin, ma courbe féminine ou nue  
Que mes regards sont toujours tendus vers tes trous  
d'ombre  
Ces yeux que je n'ai plus qui sont mes yeux  
Ce corps, que je veux pénétrer pour être l'ombre.

*Dans Matière céleste*

**Ma beauté**

**Ma beauté c'est une incalculable pierre  
Le pays de blessure où Hélène vivait  
Le mythe de ses pieds la soie de son odeur  
Sauvagement appuyés à la terre**

**Le péché remontant jusque dans son sourire  
Défait la terre et la transforme en air  
Jusqu'au bleu sans forme éternel et très bleu  
Ciel et coupole froide des lumières**

**La beauté c'est son sexe de feu près des arbres  
Son pli de mer et la puissance de ses yeux  
Le cerne de son cœur  
La férocité douce de ses larmes marbres**

**La beauté c'est le temps qui l'use et la ramène  
Au temps, figure humaine et éternelle  
C'est la discorde et la fureur par où elle aime  
Morte, jusqu'au sein bleu froid de la lumière**

*Dans Matière céleste*

*Des poèmes de Jouve dans lesquels Hélène est nommément citée, ma préférence va à celui intitulé « Pays d'Hélène » que j'ai rapporté dans le n°3 de Myrtho.*

# RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

Je trouve dans le blog genevois de mon ami Rémi Mogenet, daté du 7 juin 2020, un article intitulé « André Breton et la science imaginative » dans lequel il rappelle que le poète, dans une page du « Manifeste du surréalisme », « pourfend – je cite Mogenet - le rationalisme qui prétend répondre à toutes les questions par la seule voie de l'expérience extérieure. »

A l'appui de ses propos une longue citation d'André Breton dont je reprends une partie :

« L'imagination est peut-être sur le point de reprendre ses droits .

Si les profondeurs de notre esprit recèlent d'étranges forces capables d'augmenter celles de la surface, ou de lutter victorieusement contre elles, il y a tout intérêt à les capter, à les capter d'abord, pour les soumettre ensuite, s'il y a lieu, au contrôle de notre raison.

Les analystes eux-mêmes n'ont qu'à y gagner.

Mais il importe d'observer qu'aucun moyen n'est désigné à priori pour la conduite de cette entreprise, que jusqu'à nouvel ordre elle peut passer pour être aussi bien du ressort des poètes que des savants et que son succès ne dépend pas des voies plus ou moins capricieuses qui seront suivies » .

Cette affirmation que la réponse aux questions que pose notre monde passe aussi bien par le travail des poètes que par celui des savants se trouve également au centre de l'allocution prononcée par Saint-John Perse le 10 décembre 1960, à l'occasion de la remise du Prix Nobel de littérature.

«...mais du savant comme du poète, c'est la pensée désintéressée que l'on entend honorer ici.

Qu'ici du moins ils ne soient plus considérés comme des frères ennemis.

Car l'interrogation est la même qu'ils tiennent sur le même abîme, et seuls leurs modes d'investigation diffèrent...

... quand on a entendu le plus grand novateur scientifique de ce siècle, initiateur de la cosmologie moderne et répondant de la plus vaste synthèse intellectuelle en termes d'équations, invoquer l'intuition au secours de la raison et proclamer que « l'imagination est le vrai terrain de germination scientifique », allant même jusqu'à réclamer pour le savant le bénéfice d'une véritable « vision artistique » - n'est-on pas en droit de tenir l'instrument poétique pour aussi légitime que l'instrument logique ?...

De la pensée discursive ou de l'ellipse poétique, qui va plus loin, et de plus loin ? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurances de l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence ?

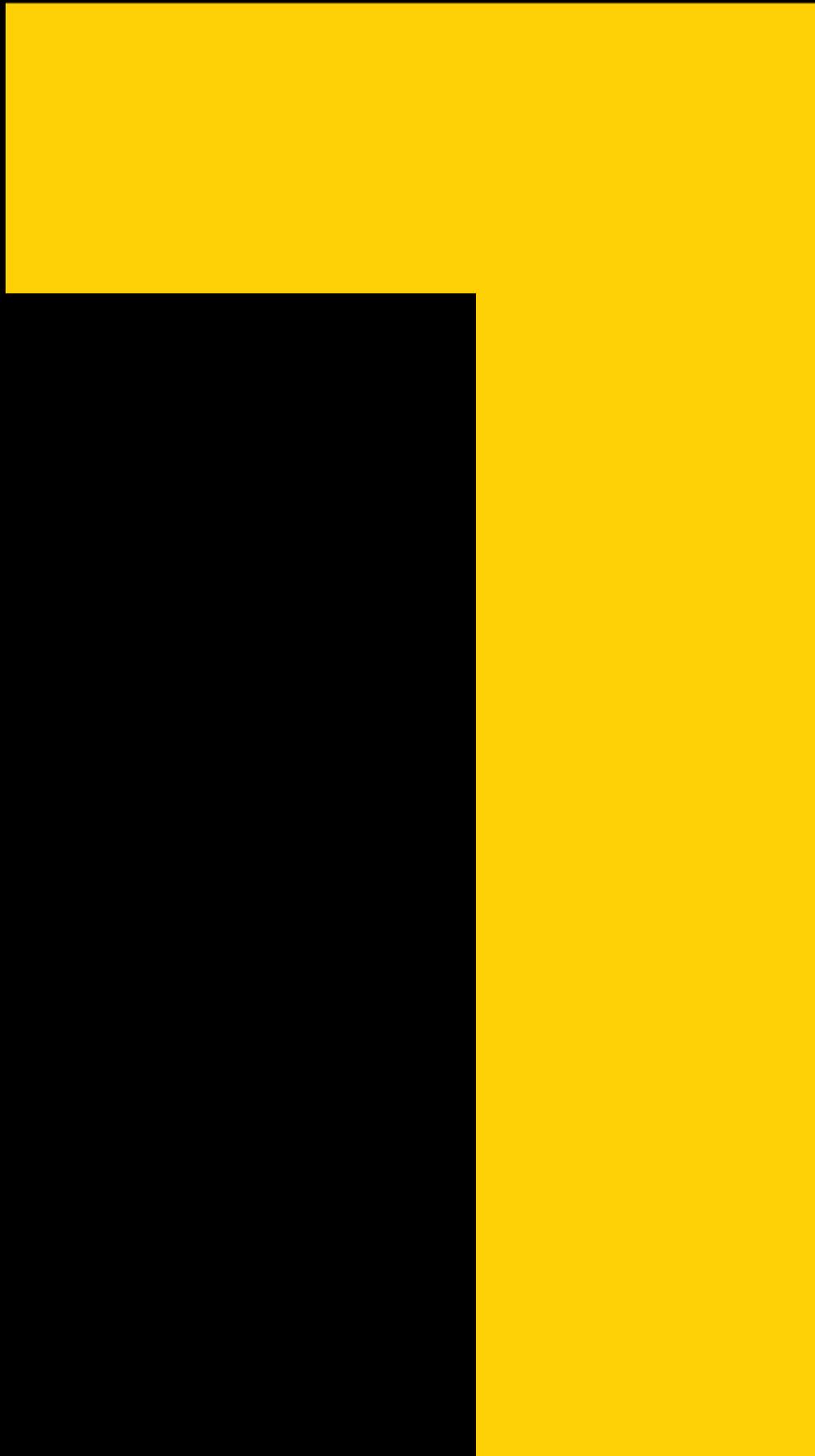
La réponse n'importe. Le mystère est commun. `Et la grande aventure de l'esprit poétique ne le cède en rien aux ouvertures dramatiques de la science moderne...

Aussi loin que la science recule ses frontières, et sur tout l'arc étendu de ces frontières, on entendra courir encore la meute chasserresse du poète. »

La poésie, comme moyen de connaissance : je pense à Pascal, à Rimbaud.  
Nous en reparlerons.

Marcel Maillet

# PAGES DE MES AMIS POETES



*De Solange Jeanberné*

*Celle que je suis*

*De toi j'apprends ma géographie  
Mes creux, mes reliefs  
Mes pôles magnétiques  
Mes bouts du monde*

*J'apprends mes sables mouvants  
Mes marécages  
Mes lames de fond  
Mes sources claires  
J'apprends mes zones d'ombre  
Mes contre-allées  
Mes clairs-obscur  
Mes orées lumineuses*

*J'apprends de toi mes terrains vagues  
Mes terres arables  
Mes regains, mes moissons  
Et toutes mes jachères*

*J'apprends mes feux follets  
Mes bruines, mes bourrasques  
Mes éclipses de lune  
Et toutes mes nébuleuses*

*J'apprends mes crépuscules  
Mes arrière –saisons  
Mes quartiers d'hiver  
Mes embellies  
J'apprends de toi celle que je suis*

**Âme bretonne**

***Je suis du bord de mer  
et du fini des Terres***

***Je suis de la semence  
de la bruine et des marées  
Les flots m'ont baptisée  
sœur de l'écume, amante du varech***

***Je suis du sel des embruns  
de la plainte du pétrel***

***Je suis du rose  
du grès et du granit***

***La lande porte ma trace  
de reine des genêts  
quand je cherchais mon Graal  
aux frondaisons des chênes  
le long des chemins creux***

***Je suis de ces terres finies  
qui connurent le grand large  
jusque dans la harpe des bardes***

***S. J. dans Apnée***

***Je pars***

***Je pars : il et temps***

***Il est temps de ranger  
bien à plat les histoires  
tout faux pli effacé  
tout regret aplani***

***Il est temps de remiser  
la clé du passé  
au clou de l'oubli  
et laisser le silence  
apaiser la demeure***

***Je pars : il est temps***

***Des âmes sœurs m'attendent  
pour un autre voyage  
celui des roses à peine écloses  
jusqu'au grand cœur profond***

***S. J. dans Apnée***

*Solange Jeanberné aime les mots ;*

*elle les savoure comme un vin long en bouche, comme la pulpe juteuse d'un fruit mûr ;*

*elle sait apprécier les nuances d'une voyelle , l'éclat, l'élan que donnent les consonnes labiales, la légèreté aérienne des liquides...*

*Sa poésie est musicale:  
assonances, allitérations.*

*J'ose une hypothèse.*

*Ce savoir-faire ne s'apprend pas ; c'est un talent qui lui est spontané ; mais avec la pratique, elle en a pris conscience et désormais elle le cultive.*

*Ce goût des mots, cette musicalité donnent à la poésie de Solange Jeanberné une sensualité discrète qui en fait le charme.*

*Les textes suivants sont tirés de son récent recueil :  
« Musardises »*

***Etre un souffle mauve***

***Sur les plaines mouvantes du rêve***

***Les marges ouvertes d'un livre voyageur***

***Etre une image trouble, une dérive***

***Etre le vent, le violon, la voile***

***Etre vivant, invité à une valse de violette***

***A des agapes de dentelles***

*Etre le vent, le violon, la voile*

*Etre vivant , invité à une valse de violettes*

Rem. *Je ne sais pas comment Solange prononce ces 2 vers, mais pour moi la diérèse s'impose dans « violon » et « violettes ».*

***La voûte franchie  
Voici les routes d'offrandes  
Frangées de roses saoules.  
Tu t'affranchis de tes doutes  
Et tu oses fredonner des louanges.  
Elles vont se loger au fronton des branches.  
Il te semble que des anges y reposent.***

*La voûte franchie / Voici les routes d'offrandes  
Frangées de roses saoules. / Tu t'affranchis de tes doutes  
Tu oses fredonner des louanges  
Elles vont se loger au fronton des branches.  
Il te semble que des anges y reposent.*

*Rem. Je pourrais mettre en évidence d'autres jeux phonétiques. Voyez la fréquence de la consonne f.*

***Le désir battait la campagne***

***Il était dans la blondeur des blés  
Dans la senteur douceuse des lys  
Dans l'éclatement des écorces  
Et l'écoulement de la sève***

***Il était dans le gonflement des grains  
Dans la terre fraîchement retournée au jardin***

***Il était dans les joues enflées des nuages  
Dans la croupe des collines  
Dans la chute de reins des cascades***

***Le désir levait des printemps***

***\****

***Par delà l'enclave du canal  
Par de là l'écluse et le vantail  
Aux confins des berges  
Au point de partage des eaux  
Se nouent des alliances d'algues et de limon***

***Lui en naîtra des chants d'onde grasse  
Et de boues fertiles  
L'enfant aux yeux de goémon  
Et à la voix d'écaille  
Tendra tous les filets  
Où nous nous échouons***

***Solange Jeanberné***

**MES PAGES**



**Il entrait dans le rituel magique du ruisseau  
Le feu de la salamandre brûlait  
le sourire de l'eau**

**L'enchantait  
la découverte de la merveille**

**Le soleil de juillet se prélassait  
sur l'herbe haute  
dans les rousseurs naïves de l'été**

**C'était la prime approche du mystère  
C'était l'apprentissage du désir**

*dans « Colporteur de l'invisible »*

**Il a vu le cèdre accueillir  
la tourterelle des morts**

**Il sait nécessaire  
le travail de l'attente  
afin de quitter  
les terrasses de l'angoisse**

**Dialoguer avec l'invisible  
Délaisser le raisonnable  
pour entendre l'agneau  
Apprivoiser le néant  
mais garder l'espoir d'apocalypse  
et laisser parler les anges du désir**

Qu'à l'aube de cette vierge  
on dresse deux amphores  
où l'on cultivera  
des roses chair et sang

Aux banquises de cygne blanc  
aux larges plaines de porcelaine nue  
libations de parfums enflourés  
de laitance de figue  
d'hydromels et d'alcools liquoreux ;  
effleurements de dahlias blancs  
au creux de la cambrure ;  
baiser de tourterelle  
    caresse de dentelle  
aux fruits fiévreux  
    qu'enfle la véraison ;  
et sur les hautes terrasses de l'épaule  
coulera la sève émeraude des feuillages  
dans les veines du vent

Qu'à l'aube de cette vierge  
on dresse deux amphores  
où l'on élèvera  
les roses du désir

Dans l'immobilité figée  
d'un matin qui vient de naître  
    paumes ouvertes  
où recueillir les promesses de l'azur  
    ramures nues  
        lignes épurées  
l'arbre d'hiver cisèle  
sur le parchemin du ciel  
    l'élan vertical du désir

**Les oiseaux se sont tus**

**Nuit d'août  
enivrée d'un silence païen  
sensuel  
charnel**

**Nuit ouverte  
voluptueuse et désirante**

**Vient à pas de velours le vent  
tandis que montent  
les pulsations du sang**

**Nuit d'août ouverte  
voluptueuse  
désirante  
et le vent prend la nuit  
jusques aux moelles**

**Passe sur le chemin  
la promeneuse vêtue de blanc**



**B**ernard **M**  
graphisme